

ANALYSES BIBLIOGRAPHIQUES GÉNÉRALES

P.U.F. | *L'Année sociologique*

**2013/1 - Vol. 63
pages e-11 à e-20**

ISSN 0066-2399

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2013-1-page-e-11.htm>

Pour citer cet article :

« Analyses bibliographiques générales »,
L'Année sociologique, 2013/1 Vol. 63, p. e-11-e-20. DOI : 10.3917/anso.131.e-11

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ANALYSES BIBLIOGRAPHIQUES GÉNÉRALES

Jean-François BERT. – **Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions. Penser et écrire à deux**, Paris, La Cause des livres, 2012, 176 p.

Issu d'un dépouillement systématique des fonds Hubert et Mauss à la mission des Archives Nationales, et de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, ce petit livre s'efforce de restituer pas à pas le rôle de l'amitié dans la collaboration scientifique qui a uni Henri Hubert et Marcel Mauss de 1898 à la mort du premier en 1927.

L'introduction : « Penser et écrire à deux » précise les objectifs du livre : montrer que le caractère compétitif de la science n'est pas une loi inéluctable, et qu'en écrivant ensemble dans *L'Année* deux textes majeurs : l'« Essai sur la nature et les fonctions du sacrifice » et l'« Esquisse d'une théorie de la magie » ils ont transformé le champ des sciences religieuses en inventant de nouvelles manières de parler des croyances qui est devenu un modèle du genre.

Après un premier chapitre qui restitue la rencontre et le début de l'amitié, déjà en partie connues, entre Mauss et Hubert, le chapitre deux analyse leur correspondance sur le sacrifice. Il montre que des lectures faites ensemble vont leur permettre de réfléchir à une nouvelle méthode d'analyse des faits religieux : une méthode d'observation qui permet de penser le comment et le pourquoi de la variation d'un même phénomène complexe, que la division entre profane et sacré chère à Durkheim ne suffit pas à épuiser. L'auteur expose comment dans leurs lettres les deux auteurs opèrent des choix dans la masse des faits qu'ils recueillent, et décident des préceptes méthodologiques à adopter, dans un contexte où Hubert cherche à réprimer le style trop personnel de Mauss, tandis que Durkheim tente vainement à plusieurs reprises d'infléchir leur réflexion.

L'année sociologique, 2013, 63, n° 1, p. e-11 - e-20

Le chapitre trois, probablement le plus intéressant, restitue le contexte de production de l'Esquisse, qui voit Mauss et Hubert occupés à travailler dans divers autres circonstances sur le thème de la magie. La nouveauté du texte tient au fait que la magie y est placée au même niveau que la religion et les techniques, et que les deux amis vont la traiter comme une situation limite du cadre théorique posé par Durkheim, en se dirigeant notamment vers des zones où sociologie et psychologie se mêlent. Car si l'analyse garde cette idée selon laquelle les phénomènes religieux ont une existence objective et indépendante des individus, Hubert se pose la question de la bonne formulation du problème sociologique de la magie, et retient avec Mauss le principe d'une psychologie collective qui voit à la racine de la magie des états affectifs générateurs d'illusions qui résultent du mélange des sentiments propres de l'individu aux sentiments de toute la société. Tout en s'écartant de Durkheim, ils prennent Frazer comme référence repoussoir, dont *Le Rameau d'or* ne montre pas comment les faits se rattachent entre eux et à la société dans son ensemble.

Il faut aussi, ajoute l'auteur, garder en ligne de mire l'Essai et l'Esquisse pour comprendre *Les Formes Élémentaires de la vie religieuse*, car c'est là que sont explorées pour la première fois les doubles distinctions fondamentales entre rites manuels et oraux, rites positifs et négatifs.

Les archives permettent enfin, en plus des strates successives du texte, d'en montrer le caractère inachevé, puisque subsistent 15 000 fiches de notes rédigées par Hubert et jamais publiées, qui étaient pensées comme un moyen d'élargir le texte trop théorique de l'Esquisse, en signalant des pistes de recherche possibles ou en convoquant des matériaux de première main : « C'est à cela que peuvent nous servir aujourd'hui ces notes : comprendre la constellation dans laquelle le texte a été construit et, surtout, reçu » (p. 58).

Ce substantiel chapitre s'achève sur un paragraphe consacré à la notion de *mana*, qui fut l'objet d'un des principaux échanges de Mauss et Hubert. De ces échanges il ressort que le choix du *mana* comme principe d'explication s'avère être un choix délibéré pour comprendre l'hétérogénéité de la notion de magie du point de vue de la conception indigène. Cela invalide la critique que fit Lévi-Strauss dans son introduction à *Sociologie et anthropologie* – l'absence du symbolisme qu'il reproche aux auteurs d'avoir négligé en collant à la conception indigène – car elle ignore le contexte de production du texte.

Le quatrième chapitre se penche sur la notoriété des deux textes et analyse leur réception ainsi que les controverses qu'ils suscitèrent, de leur publication à nos jours. Un changement apparaît dans les années 1970, lié à l'introduction de l'anthropologie dans les méthodes historiques et réciproquement. Par exemple, les hellénistes Vernant et Détienne, dans *La Cuisine du sacrifice* interrogent le sacrifice sanglant en Grèce antique,

qui constitue un contre-exemple de sacrifice associé à de multiples pratiques telles que la chasse ou la guerre non étudiées par Mauss et Hubert, et qui ne fait pas de distinction entre sacrifiant et sacrificateur.

En bref, ces deux oeuvres continuent d'irriguer des recherches sociologiques et anthropologiques parce qu'elles continuent d'apporter quelque chose de nouveau sur les conceptions de la magie et de la religion. Elles inaugurent surtout une nouvelle façon d'analyser les faits religieux, en les percevant comme des phénomènes collectifs, en mettant en place une nouvelle méthode comparative, en replaçant les détails dans le cadre d'une totalité plus grande, en rappelant que les phénomènes de civilisation résultent d'un choix qui s'effectue dans les formes les plus ordinaires du quotidien.

Les annexes du livre sont constituées d'une correspondance inédite entre Mauss et Hubert, datant de 1898, qui permet désormais de cerner parfaitement la nature des relations qui scellèrent leur amitié. Y sont repris aussi leurs deux textes autobiographiques initialement publiés dans le numéro 1979, 20/1 de la *Revue Française de Sociologie*. Le livre s'achève par une bibliographie sélective des œuvres mentionnées tout au long de l'analyse.

Voici donc un petit livre passionnant, plaisant à lire (l'auteur y intercale des clichés de lettres qu'il retranscrit en même temps) pour qui s'intéresse à l'anthropologie des archives, c'est-à-dire à la façon dont les textes d'archives sont produits, circulent entre les auteurs, leurs lecteurs, les éditeurs. J.-F. Bert, avec sa minutie habituelle, restitue le cheminement de cette écriture à deux et en décortique les implications de main de maître. Les durkheimologues, et plus généralement les historiens de la sociologie, y trouveront leur compte, de même que les historiens des sciences qui, souvent préoccupés de controverses, ont là sous les yeux un exemple heuristique de la façon dont une collaboration réussie fait avancer la science.

Jean-Christophe MARCEL
Université Paris-Sorbonne

Jean-Christophe.Marcel@paris-sorbonne.fr

Daniel CEFALI, Edouard GARDELLA. – **L'Urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris**, Paris, La Découverte, 2011, 571 p.

Dispositif d'assistance à destination des « grands exclus » initié à Paris en 1993, puis politique sociale étendue à l'ensemble du territoire à partir de 1995, l'urgence sociale refonde la prise en charge des sans-abris

en s'appuyant sur le modèle de l'urgence médicale et de l'action humanitaire et renverse la relation d'assistance *en allant* vers ceux qui ne demandent plus rien pour leur proposer une aide. Ce volumineux opus, – 571 pages –, sur l'urgence s'appuie sur une enquête ethnographique au Samusocial de Paris. Le parti-pris est tout autant méthodologique que théorique. En effet, les auteurs adoptent une perspective inductive encadrée par une microsociologie des interactions de face-à-face qui s'inscrit dans la lignée des travaux d'Erving Goffman, – en particulier la *frame analysis* –, qu'ils combinent à une approche phénoménologique du corps, convoquant alors Merleau-Ponty et l'« Excursus sur la sociologie des sens » de Simmel (pp. 629-662 in Simmel G., *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Puf, 1999).

Dans le droit fil de la tradition ethnographique de Chicago les auteurs décrivent, dans les plus petits détails, les activités quotidiennes difficilement saisissables des « maraudeurs » : les chauffeurs, travailleurs sociaux et infirmiers qui composent les équipes mobiles du Samusocial de Paris et vont, jour après nuit, à la rencontre des sans-abri pour prendre en charge les plus démunis des plus démunis. Le lecteur se trouve « embarqué » à bord du camion, le long des rues et sur les trottoirs, au cœur d'une nuit parisienne souvent glacée. Le matériau empirique collecté avec une grande acuité est restitué de manière minutieuse, comme en témoignent le dévoilement des techniques de codage, les mentions des intonations, les descriptions très précises des positions des acteurs les uns par rapport aux autres dans le cours des interactions. Tout cela confère à l'ouvrage une grande valeur méthodologique. Mais au-delà de la méthode, la description ouvre la voie à l'analyse et permet de tenir à distance deux postures identifiables dans le débat public et académique sur l'urgence sociale : l'apologie d'un côté, la condamnation de l'autre ; elle permet également de s'engager dans la voie de la compréhension. Les auteurs se fixent deux objectifs : comprendre la mise en œuvre sur le terrain de cette politique sociale d'un nouveau genre et comprendre la manière dont « les intervenants eux-mêmes se débrouillent, en pratique et en réflexion, avec les ambivalences de ce qu'ils font. » (p. 27) Les auteurs mettent en œuvre une ethnographie qu'ils qualifient de morale qui permet de tenir ensemble la description et l'analyse pour saisir les dimensions concrètes, à la fois corporelles, matérielles et institutionnelles, d'une éthique interactionnelle incarnant des sentiments moraux tels que « confiance, autonomie et dépendance, amour-propre et réciprocité, sollicitude et sollicitation, bienveillance et responsabilisation. » (p. 35) Grâce à la description minutieuse, ils donnent à voir une moralité en actes et l'on comprend comment se traduit concrètement ce souci des autres, dans des formes d'adresses, dans des postures et des manières de faire. Ainsi, les auteurs rendent justice à ces travailleurs qui « remplissent une fonction dans la division du travail

moral, compassionnel et solidaire. » (p. 379) et restituent la dimension à la fois morale et politique de leur activité. L'institutionnalisation de la prise en charge soulage en effet le citoyen ordinaire. Elle le délivre de dilemmes moraux mis en évidence, ailleurs, par Carole Gayet-Viaud (« Du passant ordinaire au Samu social : la (bonne) mesure du don dans la rencontre avec les sans-abris », *Revue du Mauss semestrielle*, 2012, 35, 1, pp. 435-453).

Les maraudes sont au cœur de l'ouvrage et les auteurs montrent que les maraudeurs mettent en œuvre un sens moral qui ne se localise pas dans une conscience individuelle mais s'exerce *collectivement*. C'est par la division et la coordination du travail au sein de l'équipe, par la cohésion de l'équipe vis-à-vis des sans-abri d'un côté et de la hiérarchie de l'autre que se manifeste la sincérité de l'engagement de chacun. C'est aussi par la délibération sur des cas chaque fois singuliers qu'ils font preuve « d'une capacité d'intelligence et de jugement leur permettant de s'ajuster aux circonstances » (p. 267). Et encore, un peu plus loin : « Faire attention et prendre soin se font ensemble, de concert, dans une coordination des pratiques de focalisation des regards et des paroles et dans l'exercice d'une délibération qui définit et résout un problème pratique » (p. 268). Ils rejoignent en cela les travaux de Dominique Lhuillier lorsqu'elle s'interroge sur le sens et la reconnaissance du travail des travailleurs en charge ce qu'elle nomme le « négatif psychosocial » et montre l'importance des collectifs de travail, entre pairs, qui permettent de (re)construire les visées et la validation des pratiques de chacun. (« Travail du négatif – travail sur le négatif », *Éducation permanente*, 2009, 179, 2, , pp. 39-58).

Toutefois les auteurs ne s'en tiennent pas à la description de l'activité des maraudeurs, c'est bien un dispositif qu'ils étudient et les chapitres sur les maraudes sont encadrés en amont par un chapitre sur l'activité de la « régulation » : là où sont réceptionnés les appels au numéro gratuit du 115 qui permet à toute personne sans abri ou à tout citoyen concerné d'alerter le Samusocial quant à la situation d'une personne à la rue, et en aval, par la présentation de différents dispositifs de soin et d'hébergement. En effet, la « réflexivité cognitive et morale [des maraudeurs] trouve ses points d'appui dans un dispositif d'intelligence organisée ou de cognition distribuée » (p. 268) dans lequel les collègues, les coordinateurs, les divers équipements (camions, logiciel, matériel, etc.), institutions, règlements, procédures tiennent une place essentielle. Les auteurs n'ont de cesse de souligner que l'activité réflexive des maraudeurs, leur intelligence situationnelle ne saurait être rabattue sur les directives et les règlements, – en d'autres termes sur le travail prescrit ou l'organisation formelle –, mais ils soulignent également à quel point ces prescriptions, ces dispositifs organisationnels, formels et matériels sont autant d'appuis nécessaires à la mise en œuvre d'une moralité en actes qui tienne

compte de la singularité des situations, des interactions et des personnes rencontrées. C'est à la fois le collectif de travail et le dispositif organisé qui permettent de suspendre les tensions morales propres au profane, passant ou voisin, entre compassion et volonté de se débarrasser de ces sans-abri aussi encombrants qu'angoissants. Le collectif et le dispositif offrent des prises pour se tourner entièrement du côté de la compassion et de la reconnaissance. Ce faisant, les auteurs engagent une discussion sur la notion de *care*, qui, selon eux, ne se réduit pas à un face-à-face mais peut se concevoir comme une action collective et organisée.

Comme le souligne Jean-Philippe Toussaint, l'urgence ne saurait s'exercer sans patience (*Urgence et Patience*, Éditions de Minuit, 2012). Les maraudeurs doivent aussi agir lentement et faire durer une interaction parfois plus d'une heure pour que la personne accepte les soins qui lui sont proposés. Dans certaines situations, ils doivent également faire preuve de constance et répéter les visites « infructueuses », nuit après nuit, pour que la confiance s'installe et que les soins puissent finalement être prodigués. En outre, les auteurs soulignent que les savoirs des maraudeurs sont des savoirs d'expérience, une expérience pratique et tacite. Ces savoirs requièrent donc une certaine ancienneté dans le métier pour être en capacité d'agir avec tact. Mais cette exigence de la durée pour que le travail soit bien fait se heurte à un tempo de court terme, tant en ce qui concerne le nombre de signalements certaines nuits, que les financements et les moyens mis en œuvre qui dépendent, notamment du rythme des saisons, ou encore les contrats des maraudeurs, dont on apprend que certains sont vacataires, d'autres en CDD et d'autres encore en CDI. Ce roulement des personnels lié à la durée limitée des contrats et à la difficulté du métier est renforcé par l'organisation du travail qui fait tourner les équipes sur les différents territoires. Face à lui, les objets et dispositifs techniques, notamment le logiciel de suivi Aloha dans lequel sont indexés les itinéraires biographiques des usagers du Samusocial, assurent une continuité institutionnelle du service et de la prise en charge. Ainsi que le soulignent les auteurs au début de la conclusion de l'ouvrage : « l'urgence ne se résout pas dans la coprésence, ici et maintenant, mais elle se déploie dans l'articulation d'un dispositif auquel coopèrent différents lieux et moments, professions et institutions, techniques et objectifs, acteurs et compétences » (p. 502).

On peut cependant regretter que la description détaillée du dispositif et des activités ne s'accompagne pas d'une description aussi minutieuse des conditions d'emploi dans lesquelles s'exerce cette activité et les quelques pages (pp. 546-550) consacrées à la grève des personnels du Samusocial de 2010 et aux revendications des acteurs sont malheureusement trop peu nombreuses. Parmi les intervenants du Samusocial, combien de vacataires, de CDD, de CDI ? Si l'on apprend que l'ancienneté moyenne est faible et que l'« on ne fait pas carrière au

Samusocial » (p. 100), on ne sait pas qui reste et qui part. Plus encore, ceux qui partent le font-ils parce qu'ils sont épuisés, parce qu'ils sont contraints et forcés par la fin d'un contrat ou parce qu'ils ne gagnent pas assez d'argent ? En effet, les salaires sont très bas et les perspectives d'augmentation quasiment nulles. Comment se fait-il aussi que, dans ces conditions, certains restent plusieurs années, assurant une continuité des pratiques et une transmission des savoirs ? Bien que leur soit confiée une mission de service public qu'ils assument avec beaucoup de soin et d'engagement, les travailleurs du Samusocial ne bénéficient pas, loin de là, des conditions d'emploi protectrices du service public et c'est aussi de ce point de vue que « la figure du fonctionnaire [...] est bien éloignée de celle des membres d'une équipe mobile » (p. 392). *A contrario* du service public, l'organisation elle-même est précaire, reconductible d'année en année et soumise aux coupes budgétaires. Décrire ainsi non seulement des activités mais aussi le travail et l'emploi aurait permis aux auteurs d'une part, de souligner mieux encore l'intelligence et l'engagement des acteurs et d'autre part, de se dégager d'une position par moment un peu trop bienveillante vis-à-vis de l'urgence sociale, en montrant les contradictions morales d'une politique publique d'aide inconditionnelle aux plus démunis, qui ne s'appuie pas sur le salariat et qui ne s'institutionnalise pas complètement, promouvant, en actes, une norme d'emploi précaire.

Delphine CORTEEL
 Université de Reims/IDHE Cachan
 delphine.corteel@univ-reims.fr

Romy SAUVAYRE. – **Croire à l'incroyable. Anciens et nouveaux adeptes**, préface de Gérard Bronner, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, 408 p.

Cet ouvrage est issu de la thèse soutenue par Romy Sauvayre à l'Université de Strasbourg en novembre 2010 sous le titre *Le Processus d'abandon des croyances défiant le sens commun* et qui a été couronnée par le Prix de thèse 2011 de cette université. Gérard Bronner, son directeur de recherche, souligne dans sa préface toute l'originalité d'une étude qui, au lieu de se centrer sur le contenu des croyances ou même sur le phénomène de la conversion, comme l'ont fait nombre de travaux de sociologie religieuse, s'intéresse aux mécanismes de « désadhésion » qui conduisent un adepte à la rupture avec son groupe et à l'abandon de ses croyances.

L'ouvrage est structuré en trois parties. La première partie (« Approches théoriques des croyances », pp. 37-154) part du phénomène apparemment paradoxal, mis en évidence dans une célèbre étude de Leon Festinger et de son équipe (*When Prophecy Fails*, 1956), du maintien des croyances chez des adeptes malgré des démentis factuels. Romy Sauvayre réexamine ce phénomène et son interprétation à la lumière de la théorie de la rationalité subjective de Raymond Boudon, contre les tenants d'une explication des croyances par des causes irrationnelles, voire par la maladie mentale. Elle montre qu'il faut prendre en compte les « bonnes raisons » de croire qu'ont les adeptes avant de comprendre leurs « bonnes raisons » de ne plus croire. Ce que ne font pas les psychologues américains, qui ont été conduits « à laisser de côté la première dimension du mystère des croyances (l'adhésion à des croyances "invraisemblables"), à éclairer la deuxième dimension (le maintien de l'adhésion malgré le démenti factuel), mais aussi à se montrer impuissants à en expliquer la troisième dimension (le processus d'abandon) » (p. 49). D'autres auteurs et théories sont mobilisés et mis en perspective : Thomas Kuhn et le changement de paradigme, la théorie du noyau central dans l'École française des représentations sociales (Jean-Claude Abric, Claude Flament, Pascal Moliner), la révision des croyances selon le philosophe Willard Quine. Cette première partie contient également une comparaison des deux approches opposées du phénomène des « sectes » : la théorie de la manipulation mentale chez les militants « anti-sectes » et le modèle de l'adhésion aux « nouveaux mouvements religieux » selon les sociologues des religions des années 1960-1970.

Tout en maintenant une solide armature théorique et un souci constant de la conceptualisation, les deux parties suivantes de l'ouvrage exploitent un riche travail de terrain : 48 entretiens avec des anciens adeptes (soit 312 heures), 81 entretiens avec des associatifs et des experts (soit 196 heures) et 70 900 km parcourus pour rencontrer ces informateurs ! Deux méthodes d'enquête ont été utilisées : l'entretien biographique couplé à une « évaluation du doute » fondée sur une échelle d'auto-notation de l'intensité variable de l'adhésion du sujet au groupe religieux pendant la durée de son appartenance au mouvement. Romy Sauvayre mène ses entretiens avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Les entretiens sont mixtes : non directifs et guidés. Le chercheur est sensible au rôle du langage non verbal (gestes, proxémique) dans l'interaction entre l'enquêteur et l'enquêté : il découvre ainsi que la position à angle droit des protagonistes donne une plus grande liberté psychologique à l'enquêté et est préférable à la position en face à face, où celui-ci est sous le regard inquisiteur de l'enquêteur. Romy Sauvayre doit pour elle-même et pour les enquêtés mettre en œuvre une gestion des émotions en raison du contenu fortement affectif des entretiens. Enfin, elle fait appel à une technique de recontextualisation du vécu

des sujets pour pallier la difficulté de la remémoration et le biais de la reconstruction ou de la justification *a posteriori*.

La deuxième partie (« Les mécanismes de l'adhésion », pp. 155-263) prend pour fil directeur la conception gradualiste de la croyance selon Gérard Bronner, qui stipule que, d'une part, il y a des « degrés d'adhésion » à une croyance – de la non-adhésion à l'adhésion inconditionnelle – et, d'autre part, l'adhésion à une croyance qui nous paraît invraisemblable ou extrême est le résultat d'un « processus incrémentiel » où les sujets adhèrent graduellement à des croyances perçues par eux comme logiquement liées. À ces deux idées, confirmées par les données recueillies sur le terrain, Romy Sauvayre ajoute un certain nombre d'effets qui concourent à l'adhésion à des croyances : la « coaptation », qui désigne le fait que les messages diffusés par les sectes s'adaptent aux aspirations cognitives et émotionnelles des interlocuteurs ; l'effet du grand nombre, qui réduit le doute ; l'interrelation entre croyance, confiance et preuve. Pour finir, une typologie des adeptes est proposée : l'adepte « utilitariste », qui a des aspirations intellectuelles, cognitives ou spirituelles ; l'adepte « socio-affectif », qui a des attentes relationnelles et émotionnelles ; l'adepte « flexible », mû par une insatisfaction professionnelle et par la recherche d'un sens à sa vie. Ainsi, tout en s'inscrivant explicitement dans une approche relevant de la sociologie cognitive, cette recherche n'écarte pas pour autant la dimension émotionnelle des conduites humaines.

La troisième partie (« De la “résistance au changement de croyances” à la rupture d'adhésion », pp. 265-362) montre cette dialectique du doute et de la croyance qui va conduire certains adeptes à quitter leur groupe. L'auteur montre bien, notamment, que la notion de « système de croyance » est discutable puisqu'il y a des possibilités de « morcellement » (p. 285), où l'abandon d'une croyance n'entraîne pas pour autant l'abandon d'autres croyances qui lui sont liées. Romy Sauvayre explique ce phénomène par l'existence de liens primaires, entre causes d'adhésion et croyances, qui supplantent les liens secondaires, plus superficiels, entre croyances (voir schéma p. 288). Il est également intéressant de découvrir que, des deux sources du doute – la contradiction factuelle et la contradiction axiologique –, la seconde menace davantage la croyance que la première : autrement dit, les adeptes s'accommodent mieux de faits démentis que de l'effondrement de valeurs (par exemple lorsqu'un adepte est amené à considérer son gourou comme un menteur).

Si l'on reprend la *métaphore de l'escalier*, chère à Gérard Bronner, pour décrire le processus d'adhésion, on peut se poser diverses questions : De quelle manière monte-t-on (adhésion) ou redescend-on (désadhésion) l'escalier ? À quelle vitesse ? L'escalier d'entrée est-il le même que l'escalier de sortie ? À toutes ces questions, l'ouvrage de Romy Sauvayre apporte des réponses et en donne la démonstration quasi mathématique,

grâce à l'échelle de notation de l'intensité de l'adhésion : la progression est en dents de scie, avec des moments où l'on inverse sa marche (doute qui fait redescendre, regain de confiance qui fait remonter) ; on monte vite l'escalier et, après une période d'adhésion totale plus ou moins longue, on le redescend d'abord lentement, puis rapidement ; on redescend par le même escalier pour les adeptes « socio-affectifs » et « utilitaristes », dont les raisons d'adhésion n'ont pas été satisfaites, mais on redescend par un autre escalier pour les adeptes dits « flexibles » dont les raisons de sortie sont sensiblement différentes des raisons d'entrée.

L'ouvrage se termine par une conclusion synthétique particulièrement claire et par une abondante bibliographie de près de 400 titres. Par son sérieux et par son originalité, ce livre est appelé à être un ouvrage de référence pour la sociologie des croyances.

Jean-Bruno RENARD
Université de Montpellier 3, IRSA-CRI
jean-bruno.renard@univ-montp3.fr